

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 2 (1976)

Heft: 1

Artikel: L'interpretation sociale de la déviance juvenile dans la vie quotidienne

Autor: Besozzi, Claudio

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-815143>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'INTERPRETATION SOCIALE DE LA DEVIANCE JUVENILE DANS LA VIE QUOTIDIENNE 1)

Claudio Besozzi

RESUME

L'approche que nous présentons ici se fonde sur le principe que la réalité, en tant que réalité ayant une signification pour les acteurs sociaux, est une réalité construite, définie par les acteurs eux-mêmes. Nous essayons en particulier de montrer que le système de significations dont participe le concept de déviance n'est pas la simple représentation d'une réalité préexistante, mais le produit d'une construction active de la part des acteurs, confrontés au problème global de la définition et du maintien de l'ordre qui donne un sens à leur existence.

Une des stratégies permettant de faire face à ce problème consiste à nier ou à transformer soit l'acte jugé déviant, soit le sens que l'acteur donne à son acte. Notre thèse est la suivante: les jugements de déviance des adultes face au comportement des jeunes relève d'une stratégie de défense transpersonnelle permettant aux adultes de préserver le sens de leur réalité propre en manipulant et/ou en infirmant le sens des réalités alternatives véhiculées en particulier par les adolescents.

Cette stratégie de défense se concrétise au niveau du discours des adultes en une multiplicité de thèmes ou modes d'argumentation. Nous en analysons quatre: 1) l'adolescence comme "âge difficile", 2) la déviance "publique" des adolescents, 3) la déviance de l'adolescent comme résultat d'un acte de séduction, et 4) l'adolescent entre le désir de liberté et le désir de dépendance.

La conclusion introduit la discussion interdisciplinaire sur les concepts de maladie et de déviance et amorce une critique du discours scientifique dans la mesure où celui-ci - tout en prétendant se distancer du sens commun - légitime une interprétation de la réalité sociale qui néglige ou transforme la multiplicité de sens fondée par les acteurs qui la constituent.

ZUSAMMENFASSUNG

Der hier vertretene Ansatz beruht auf dem Prinzip, nach welchem die soziale Wirklichkeit eine von den Gesellschaftsmitgliedern als solche definierte Wirklichkeit ist. Wir werden versuchen aufzuzeigen, dass das vom Devianz-Begriff erzeugte Bedeutungssystem nicht lediglich die unmittelbare Widerspiegelung einer "objektiven" Wirklichkeit darstellt: es resultiert vielmehr von der praktischen Anwendung bestimmter Interpretations-Schemata, die den sozialen Akteuren eigen sind, durch die sozial und individuell etablierte Ordnungsprinzipien aufrechterhalten werden können.

Wir werden uns hier vor allem mit einer Strategie befassen, die den Sinn devianter Handlungen einer symbolischen Transformation unterziehen. Unsere These ist folgende: die Alltagssprache, durch welche Erwachsene bestimmte Handlungen Jugendlicher als deviant beurteilen, lässt sich als Bestandteil "transpersoneller" Abwehrstrategien verstehen. Die Erwachsenen halten den Sinn ihrer eigenen Wirklichkeit aufrecht, indem sie die vor allem von den Heranwachsenden hervorgebrachten alternativen Realitäten als "sinnlos" ablehnen.

Solche Abwehr-Strategien konkretisieren sich auf der Ebene der Alltagssprache Erwachsener in einer Reihe von Themen, von denen vier analysiert werden, und zwar: 1) die Adoleszenz als "schwieriges Alter", 2) die "öffentliche" Devianz Heranwachsender, 3) die Devianz Heranwachsender als Ergebnis einer Verführung, und 4) der Heranwachsende zwischen Freiheit und Abhängigkeit.

Im Schlussteil wird die interdisziplinäre Diskussion um die Begriffe der Krankheit bzw. der Devianz kurz eingeleitet. Dies führt zu einer Kritik an der wissenschaftlichen Praxis, insofern diese eine Interpretation der gesellschaftlichen Wirklichkeit legitimiert, die von der Vielfalt der in der Alltagspraxis sozialer Akteure fundierten Bedeutungen kaum Rechnung trägt.

INTRODUCTION

LA DEFINITION DE LA REALITE COMME ENJEU

Sous l'étiquette "Sociologie de la déviance" s'est constituée l'une des plus anciennes provinces de la sociologie. La délimitation précise de son objet - ce que recouvre l'expression "déviance" - a été et reste l'enjeu de débats théoriques et idéologiques, et il serait peu honnête de proposer une définition en la donnant comme l'expression d'un consensus. D'autant que la sociologie de la déviance a été dès les années 1950, au moins aux Etats-Unis, le champ où se sont manifestés plusieurs courants novateurs qui, par-delà leur diversité, ont pour trait commun de mettre en cause la façon "objective" dont la sociologie avait jusqu'alors défini les faits sur lesquels porte son discours. Ethnométhodologie, interactionisme symbolique, sociologie phénoménologique: ces courants ont contribué en même temps, et de façon partiellement convergente, à réorienter la sociologie de la déviance. Porteurs d'une critique théorique, méthodologique ou idéologique, ils ont été d'abord marginaux par rapport à la sociologie instituée. Puis ils ont été progressivement assimilés et légitimés, bien qu'il soit difficile de savoir dans quelle mesure exactement. Selon les pays ou les écoles, les mêmes idées paraîtront donc banales ou au contraire très problématiques, sinon fallacieuses. Cela rend, même entre sociologues, très incertaine la part de ce qu'il faut tenir pour acquis dans tout échange scientifique. Cela vaut a fortiori lors d'une confrontation interdisciplinaire. D'autant que des courants similaires - l'antipsychiatrie notamment - ont traversé d'autres disciplines.

Est-il possible d'éviter à la fois d'enfoncer trop de portes ouvertes, et de tenir trop d'idées pour acquises? Doubtant de pouvoir échapper également à ces deux travers, j'ai pris plutôt le parti - et le risque - de (re)dire des choses en apparence simples et banales, et de raisonner à partir de quelques exemples.

* * *

L'idée de réalité renvoie d'ordinaire à ce qui existe "objectivement", indépendamment des représentations ou discours d'un quelconque observateur. Toute discipline scientifique a pour projet de construire et de communiquer une image "réaliste" d'une fraction de la réalité, celle qui lui est dévolue au terme de la division instituée du travail scientifique. Réalisme signifie ici conforme non seulement aux premières apparences, mais aussi aux structures et aux invariants cachés.

Toutes les sciences entrent fréquemment en conflit avec l'image "naïve" qu'ont des réalités qu'elles étudient des acteurs sociaux extérieurs à la discipline considérée. Car la fraction de réalité sur laquelle porte le discours d'une science particulière est toujours aussi l'objet de représentations relevant du sens commun, et de la connaissance quotidienne. Cela est vrai des phénomènes astronomiques, physiques, biologiques, autant que des réalités psychiques ou sociales. Le conflit entre la représentation scientifique de la réalité et sa définition commune prend toutefois une allure particulière en sciences humaines, puisqu'elles ont pour objet un sujet pensant et agissant. Psychologie, psychiatrie, sociologie notamment ne peuvent simplement prendre leurs distances par rapport aux représentations du sens commun, à la connaissance "naïve" des acteurs. Car les acteurs agissent en fonction de leur définition de réalité. Qu'elle soit en contradiction avec les représentations scientifiques généralement admises de la même réalité n'enlève rien au fait:

1. de l'existence chez tout acteur social d'une représentation du réel qu'il tient dans la plupart des cas comme la meilleure ou la seule possible,
2. de la détermination partielle du comportement et des stratégies de l'acteur en fonction de sa définition de la réalité, de ce qui lui apparaît comme réel (et aussi bien sûr de ce qui lui semble souhaitable et possible).

Aucune discipline scientifique n'échappe complètement à la tentation de disqualifier la connaissance naïve avec laquelle elle entre en compétition. S'agissant de la déviance, de sa définition, de son explication, il me semblerait cependant peu fécond de commencer par donner la ou une définition sociologique. Tout simplement parce que: *ce que les sociologues appellent la déviance n'existerait pas si la même réalité n'était pas au préalable définie comme déviante par les acteurs sociaux.*

Non pas que les acteurs sociaux utilisent nécessairement le terme même de déviance, terme de spécialistes, relativement abstrait. Mais l'important est de saisir:

1. Qu'aucun acte n'est déviant en soi, mais seulement par la signification que lui donnent un acteur qui le commet, ceux qui en sont les témoins ou en entendent parler. Cela vaut même pour des actes, s'il en existe, qui susciteraient une interprétation en termes de déviance dans tous les milieux et toutes les sociétés.
2. Que l'interprétation d'un acte en termes de déviance est liée aux rapports sociaux concrets dans lesquels il s'inscrit, et ne saurait être inférée du simple écart à une norme abstraite des contextes singuliers dans lesquels des acteurs définissent la norme, lui donnent un sens, l'interprètent, ou la réinventent.

Les tendances récentes de la sociologie de la déviance contestent le sens et la fécondité d'une définition "objectiviste" de la déviance comme comportement non conforme à une norme énoncée abstraitement (rule-breaking behavior). Déviance n'est plus d'une certaine façon qu'une étiquette servant à désigner certaines composantes des processus par lesquels les acteurs sociaux définissent et évaluent la réalité, donnent un sens à leurs actes et à ceux d'autrui.

* * *

L'analyse des interactions au cours desquelles les attentes normatives de certains auteurs à l'égard des autres sont déçues ou pourraient l'être démontre que la construction d'une image de la réalité n'est jamais achevée, que l'acteur se sent menacé et met en oeuvre toute une gamme de stratégies visant soit à nier le comportement d'autrui, soit à l'interpréter de sorte à ne pas ébranler le système de connaissances et de routines qui lui permet de donner un sens à la vie quotidienne.

Loin d'être une simple description de la réalité, le discours en est une interprétation, dans le double sens de processus d'abstraction et de processus d'attribution de sens.²⁾

Supposons que je vous dise:

1. "G. a avalé d'un coup deux boîtes de valium avant d'aller à un concert pop et pendant le concert il est tombé par terre"

Cet énoncé n'épuise pas la signification possible de l'événement. En restant très descriptif, il laisse la porte ouverte à une multiplicité d'interprétations. J'aurais été beaucoup plus explicite en disant:

2. "G. a essayé de se suicider en avalant deux boîtes de valium juste avant d'aller à un concert pop avec des amis."

En utilisant la seconde formulation, je ne me limite pas à une description de l'événement, mais je l'interprète dans la mesure où:

- je mets en rapport cet événement avec d'autres événements relatifs à G., à partir desquels j'infère son intention, le sens de son acte (p.ex. les conflits de G. avec sa mère, ou son instabilité)
- j'assimile cet acte à l'ensemble d'actes que je nomme "tentatives de suicide" plutôt qu'accidents ou toxicomanie, etc.

Je communique ainsi une représentation de l'événement qui le rend compréhensible, en lui donnant un sens susceptible d'être partagé par mon interlocuteur. En utilisant l'expression de l'événement: chacun sait que dans des circonstances déterminées certains individus tentent de se suicider, et la meilleure preuve de la banalité d'un tel événement est l'existence d'une expression toute faite pour le désigner. Mon discours transforme l'événement en un fait socialement reconnu, en donnant l'impression qu'il ne s'agit que d'appliquer correctement une expression linguistique à un objet préexistant, étant donné que:

- avaler deux boîtes de valium manifeste au moins l'intention de G. de risquer une issue fatale,
- le faire dans le cadre d'un concert pop ménage la possibilité d'un échec (tentative de suicide).

Essayons de nous détacher de cette évidence en considérant l'existence de plusieurs discours portant sur le même événement; il n'est pas difficile de constater que le passage de l'événement à son interprétation, par le recours à un langage déterminé ne va pas de soi, mais est l'expression du rapport qui lie l'auteur du discours à l'acteur sur les actes duquel il porte.

Voici comment G. décrit lui-même l'événement:

3. "Le 15 novembre j'peux plus, je veux exploser... je m'enfile du valium à m'en dégoûter. Dans la salle, je vais vers mes copains, et voilà le début du concert. Au bout d'un moment, pouf, je tombe, je dis juste un mot: hôpital."

Et voici la version de la mère de G.:

4. "G. est tout à fait pareil (à son père). L'hérédité doit jouer un rôle, une certaine paresse, et puis les tendances suicidaires... Une fois G. aussi, il a essayé de se suicider, à Zurich, il avait été à un concert... c'était pas sérieux, c'était un chantage. Il avait pris de tablettes, puis il a dit: j'ai pris des tablettes."

Le même événement donne lieu à deux comptes-rendus radicalement différents. D'un côté, G. exprime - dans des termes ambigus qui traduisent bien l'ambiguïté de son intention - la volonté de mettre fin à une situation, de changer une situation par un acte dont une des issues est "être loin", "ne plus être vivant". De l'autre, sa mère donne un sens à l'événement par une double négation: elle nie l'intention de G., en faisant intervenir la notion d'"hérédité", et elle nie également le sens de l'intention ("pas sérieux", "chantage") en tant qu'intention de se tuer ("sui-cidere").

L'attribution d'un sens à l'événement constitue un enjeu. G. essaie par son acte de préserver son identité, de se soustraire en tant que personne au contrôle des acteurs sociaux (y compris sa mère) qui essaient de lui en imposer une. La mère se sent mise en cause par l'acte de G.: son interprétation de l'événement est une manière d'éluder la question de sa responsabilité. Non seulement elle n'est pas responsable, mais elle se présente également comme la victime. Or, le rapport de force³⁾ inhérent à la relation mère-fils lui permettra par la suite de faire partager sa version de l'événement à d'autres personnes de l'entourage de G. et à des instances du contrôle social. C'est à ce moment que la "tentative de suicide" de G. deviendra un fait. En tant que "fait", il vérifie la représentation (légitime) de la réalité sociale véhiculée par le discours "naïf" et est également assumé comme base empirique du discours scientifique. En voulant être objectif, le discours émanant des disciplines scientifiques instituées risque de partager avec le discours naïf sa subjectivité: souvent le discours du sociologue ne fait que construire un système de significations qui lui est propre à partir de "phénomènes" non problématisés, hérités du sens commun.

En me situant en opposition logique du sens commun, et en général à toute conception empiriciste, j'essaierai de montrer dans cet exposé que la compréhension d'un phénomène social (la déviance, en l'occurrence) passe par sa problématisation en tant que fait en soi, en tant qu'objet délimité produisant un système de causes et de conséquences invariantes, donc indépendantes de l'intentionnalité des acteurs. Comprendre un phénomène social signifie dans la perspective que nous avons choisie appréhender et décrire les systèmes de sens que les acteurs lui attribuent ainsi que les rapports entre ces systèmes et les processus qui

ont amené à leur constitution.

Dans la première partie, il sera question de la signification sociale de la déviance dans le contexte général des relations interpersonnelles. Ces considérations seront approfondies dans une deuxième partie, consacrée à la signification de la déviance juvénile telle qu'elle se manifeste à travers le discours que font les adultes. Dans une partie conclusive, je reviendrai brièvement sur le rôle des disciplines scientifiques dans la définition de la déviance et sur les implications de mon analyse dans la perspective d'un travail interdisciplinaire.

LA SIGNIFICATION DE LA DEVIANCE DANS LA VIE QUOTIDIENNE

I. Un modèle de l'acteur social ⁴⁾

Chaque individu est engagé en tant qu'acteur social dans un processus continu de recherche et de vérification de sens par rapport aux événements qui caractérisent la vie quotidienne. Cela se concrétise par la création d'un stock de connaissances (knowledge at hand) utilisable immédiatement et vérifié quotidiennement par sa mise en oeuvre. Ce stock de connaissance (ou "expérience", dans le langage courant) comprend des classifications de lieux, de situations, de personnes, d'événements, de positions. Il comprend également des schèmes de perception, de pensée, d'évaluation permettant d'assimiler de nouvelles "expériences", sans que cela ébranle l'ensemble du système de connaissances acquis et la définition de la réalité qu'il véhicule.

Une fois le stock constitué, c'est à partir de celui-ci que l'individu attribue un sens à son existence. Connaissances et schèmes sont quotidiennement mis en pratique et les autres acteurs confirment leur validité par leur comportement, soit parce qu'ils partagent les mêmes expériences et les mêmes interprétations de la réalité de chaque jour, soit grâce à ce que l'on pourrait appeler le principe de réciprocité: tout se passe comme si les divers acteurs sociaux partageaient la même définition de la réalité parce que chacun peut compter sur le fait que les autres soutiendront cette fiction.

C'est à travers le principe de réciprocité ou la mise en commun du sens de l'expérience que les acteurs contribuent à élaborer une définition de la réalité qui devient un fait social extérieur à chacun d'eux pris individuellement et par là même contraignant. La définition sociale de la réalité est rarement entièrement fermée cependant. Dans certaines zones de la vie quotidienne, l'individu peut se comporter comme s'il allait de soi que tout le monde partage

la même définition de la réalité, les mêmes normes, les mêmes valeurs. Dans d'autres régions ou à certains moments ses schèmes et ces connaissances ne sont pas immédiatement applicables, ou encore le principe de réciprocité perd de sa validité. Il existe dans la vie, même quotidienne, des zones inconnues ou dangereuses, que l'on ne peut pas toujours éviter.

Dangereux ne se réfère pas seulement à la possibilité d'une atteinte à l'intégrité physique de la personne, mais aussi et surtout à l'éventualité d'une offense à son intégrité morale: à son identité, à l'ordre qui donne un sens à son existence, à son interprétation de la réalité et au sentiment que celle-ci est partagée.

Il y a deux types de situations qui me semblent particulièrement pertinentes à ce propos: les situations par rapport auxquelles l'acteur anticipe une offense, et les situations dans lesquelles il subit une offense inattendue.

II. Stratégies face aux offenses anticipées

Dans la vie quotidienne, il arrive que l'acteur doive traverser des zones dangereuses ou tout simplement "ouvertes": l'exemple le plus banal est celui du chemin à parcourir entre deux lieux considérés comme "sûrs", par ex. entre chez soi et le lieu de travail. Parcourir ce chemin avec un moyen de transport public ou à pied équivaut à s'exposer à l'action de gens dont on ne sait que peu de chose. L'utilisation de moyens de transports publics est particulièrement insécurisante, étant donné que même s'il est possible d'anticiper le danger, il est difficile de s'y soustraire avant l'arrêt suivant ...

Tout acteur social doit donc définir des critères lui permettant d'identifier des zones d'insécurité ou de danger ainsi que des stratégies pour éviter les offenses possibles ou leur faire face. Les stratégies de défense qui nous intéressent ici tout particulièrement consistent à dresser des barrières autour de soi, qu'elles soient matérielles ou symboliques.

Au plan des stratégies individuelles, l'exemple par excellence d'une barrière de type matériel est l'utilisation de la voiture pour se rendre au travail. Au plan sociétal, c'est la mise en place de toute structure spatiale de ségrégation. Exemple: dans un collège secondaire, la salle des maîtres est située de telle manière que les enseignants puissent l'atteindre sans devoir traverser les endroits où se trouvent généralement les élèves; de même, dans un centre de loisirs, le bureau des animateurs est relativement éloigné des locaux où se trouvent les adolescents.

En parlant de barrières symboliques - concept que nous aurons l'occasion d'analyser plus à fond lorsqu'il sera question de déviance juvénile - je me réfère en particulier aux signes d'inaccessibilité que l'acteur donne dans sa manière de se présenter. Exemple: les regards figés des gens tassés dans un bus ou dans l'ascenseur ou tout signe visible de différenciation sociale, la manière de s'habiller, etc.

Il arrive que les stratégies de défense s'avèrent inefficaces, que l'offense anticipée s'actualise. Cela ne fait que renforcer la définition de la situation de la part de l'offensé. Car par le fait même qu'il n'excluait pas l'éventualité d'une telle offense, il manifeste sa capacité de lui donner un sens sans avoir à remettre en question ses connaissances et sa définition de la réalité.

Certes, par rapport à la norme de comportement, l'offense est considérée comme "anormale", et suscite un jugement de déviance. Toutefois, dans la mesure où la situation implique la possibilité d'une déviance, l'offense confirme au second degré l'ordre social existant. C'est ainsi que d'un acteur étiqueté comme déviant - voyou p.ex. - il faut attendre un comportement déviant; le constat de déviance est aussi, en un certain sens, un constat de normalité.

Cela d'autant plus que l'offense a lieu en public et que le public prend parti pour la victime, ou est lui-même victime de l'offense en tant que "team".⁶⁾ Exemple: les passagers d'un bus où un groupe d'adolescents mènent grand bruit. Le même raisonnement est valable lorsque l'acteur n'est pas directement offensé, ni même témoin de l'offense, mais est confronté à un compte-rendu. Généralement, ce dernier est fait de manière à ce que le sens de l'événement relaté soit immédiatement lisible et appelle une confirmation de l'ordre au nom duquel l'acte est caractérisé comme déviant en même temps que de la définition de la réalité qui le rendait prévisible.

III. Stratégies de défense face aux offenses non anticipées

Venons-en maintenant aux situations où l'acteur subit une offense non-anticipée, autrement dit se trouve confronté à un comportement inattendu, survenant dans une situation qui relève de la routine, de cette partie de la vie quotidienne qui est "taken for granted". L'acteur social victime d'une offense anticipée parvenait à lui donner un sens, notamment en la considérant comme la manifestation prévisible d'une catégorie de déviants potentiels. Lorsque l'offense est inattendue, n'est pas "normale" compte tenu du type d'acteur dont elle est le fait, l'offensé ne peut lui at-

tribuer un sens stéréotypé, et doit chercher à l'interpréter en soi, en accordant davantage d'importance aux multiples caractéristiques individuelles de l'offenseur. Cela dans l'espoir de découvrir les éléments d'explication lui permettant d'interpréter le comportement de l'offenseur sans devoir mettre en question le caractère de routine de la vie quotidienne, plus précisément sans devoir prendre conscience de suivre une routine qui seule donne un sens à sa vie. Cet enjeu est essentiel dans les relations interpersonnelles les plus structurées, à l'intérieur de la famille par exemple.

Il y a plusieurs stratégies permettant de faire face à ce type de situation: variations d'une stratégie de base qui consiste à nier ou à transformer soit l'acte jugé déviant, soit le sens que l'acteur donne à son acte.

1) La négation au niveau de la perception

Exemple: M. Dupont - Le dîner est prêt? -
 Mme Dupont - Je m'en fous ... -
 M. Dupont - Quoi?! -
 Mme Dupont - Rien ... -

Dans cette séquence d'interaction, on peut supposer que la réponse est tellement inattendue par rapport à la routine de M. Dupont qu'il ne la perçoit même pas. Sa question-négation donne à Mme Dupont la possibilité de se reprendre et de se réaligner.

2) La négation au niveau du contexte

Reprenons le même exemple sous une autre forme:

M. Dupont - Le dîner est prêt? -
 Mme Dupont - Je m'en fous ... -
 M. Dupont - T'as toujours envie de rigoler,
 toi ... -
 Mme Dupont - ... Dans cinq minutes.-

Ici la négation est explicite et s'opère par une redéfinition transitoire du contexte du discours. Elle ne se transforme pas en un jugement de déviance, parce que Mme Dupont accepte la redéfinition.

3) La négation au niveau du sens

Jusque là la mise en question que représente le comportement verbal de Mme Dupont reste au niveau des intentions. Il est également possible que Mme Dupont n'ait aucune envie de se réaligner et persiste dans sa contestation:

Mme Dupont - Je ne rigole pas. Je m'en fous.
J'en ai marre de te préparer le
dîner! -

M. Dupont - Qu'est-ce qui se passe? T'es ma-
lade? T'es fatiguée?

Ce type de séquence ne permet plus de passer outre, dans la mesure où l'offenseur - du point de vue de la routine de M. Dupont - n'est pas prêt à se réaligner, tout au moins à court terme. M. Dupont n'est pas disposé à accepter le sens implicite dans la réaction de Mme Dupont, c'est-à-dire la mise en question du rapport de forces qui règle leurs relations. Il cherche donc à cette réaction un autre sens, et tend à l'interpréter, alors même qu'elle se présente d'abord comme un acte de déviance, comme l'expression en fin de compte normale de quelque chose d'anormal: le symptôme de quelque chose qui lui échappe pour le moment, mais dont l'identification lui permettra de préserver la respectabilité de Mme Dupont; c'est-à-dire l'absence de mauvaises intentions, et en particulier de l'intention de dire effectivement ce qu'elle paraît avoir dit. L'utilisation par M. Dupont des termes "maladie" et "fatigue" lui permet à la fois de faire comme s'il comprenait l'ensemble de la séquence d'interaction, et de suspendre le jugement de déviance à l'égard de sa femme.

4) La négation au niveau de l'acteur

Pour affirmer sa volonté de rupture, Mme Dupont a enfin la possibilité d'affirmer ouvertement la liaison entre son comportement et la routine qu'il met en cause, et plus précisément le rôle que M. Dupont lui impose comme s'il allait de soi:

Mme Dupont - Non, je ne suis pas malade, je
n'ai jamais été si bien de ma vie.
Simplement j'en ai marre de rester
à la maison, de me faire exploiter,
de faire ce que tu veux et non ce
que je veux ... -

M. Dupont - Mais qu'est-ce que tu racontes?
Personne ne t'exploite ici ...
Je ne te reconnais plus ...

Dans ce cas, l'argumentation de Mme Dupont met en cause l'ensemble du monde familial routinisé. Il ne suffit donc plus à M. Dupont de nier le sens de l'action en tant que telle. Il lui faut infirmer l'ensemble de l'interprétation de la réalité proposée par sa femme, à la limite infirmer l'identité de l'acteur: si elle dit des

choses pareilles, ça ne peut pas être sa femme, la femme qu'il connaît. La réaction de M. Dupont sera donc un essai de redéfinir la réalité d'autrui en tant que "pseudo-réalité", "fantasme" s'opposant à une "réalité réelle" vérifiée par la routine quotidienne. Il lui faut également faire partager son "histoire" aux autres membres de la famille. C'est à ce moment que le jugement de déviance se transforme en un processus d'étiquetage: privé, si l'acteur déviant s'adapte à cette nouvelle situation; institutionnel, s'il se refuse d'accepter son nouveau rôle et passe à des moyens d'affirmation de sa réalité de plus en plus explicites.

IV. Jugement de déviance et étiquetage

Je n'entrerai pas dans le détail du processus d'étiquetage sur lequel R.D. Laing (étiquetage privé) et E. Goffman (étiquetage institutionnel) nous ont fourni des descriptions et des analyses particulièrement brillantes. Je me limiterai ici à reprendre quelques éléments de ce processus qui me paraissent particulièrement importants pour une clarification de la signification sociale du concept de déviance:

- 1) Une fois que le jugement de déviance passe de l'acte à l'acteur et lui attribue une étiquette, c'est celle-ci qui donne un sens à tout acte ultérieur de déviance: la déviance de la personne explique la déviance de l'acte. Ce double jugement de déviance rétablit l'ordre en tant que réalité routinisée et partagée, y compris par la personne étiquetée, dont la fonction consistera à confirmer cette étiquette par son comportement quotidien. Sa biographie sera également réinterprétée en fonction de l'étiquette qui lui a été attribuée, pour la recherche de détails, d'événements qui confirment à la fois la nouvelle définition de la situation et l'ancien ordre.

D'abord il y a un jugement de déviance portant sur un comportement, par rapport à une personne jugée "normale", c'est-à-dire usuellement conforme à la routine. Puis le jugement se déplace. Le comportement est jugé normal par rapport à une personne jugée déviante par rapport à l'attente antérieure. Le double jugement introduit en quelque sorte une cohérence, une "normalité" à l'intérieur même du jugement de déviance. Comportement et personne sont déviants par rapport à la routine, mais le comportement est normal par rapport à la personne, une fois que le jugement de déviance a été étendu à l'individu.

Pourquoi ce déplacement du jugement du comportement à la personne? Le comportement déviant d'une personne jus-

qu'alors conforme aux attentes dérange beaucoup plus que la déviance d'une personne dont on s'attend à ce qu'elle ait des comportements en rupture avec la norme. Le premier est absolument déroutant, le deuxième est relativement déroutant: l'explication existe, et surtout le comportement est conforme aux prévisions. La routine rassure, fût-elle axée sur les rapports entre des déviants et des non-déviants.

Dans ce schéma, il y a deux attentes, l'ancienne et la nouvelle. L'ancienne, c'est en quelque sorte une "attente première"; c'est par rapport à celle-là que le comportement "déviant" introduit une rupture. La recherche de sens aboutit à la mise en place d'une "attente seconde" qui n'infirme pas la validité de la première, mais qui la confirme plutôt dans ce sens qu'elle inclut la gestion des variations par rapport à la première.

- 2) Si la personne jugée déviante refuse de se réaligner, elle déclenche ce que l'on pourrait appeler une escalade de la déviance. Pour affirmer le sens de son action, le déviant est amené à étendre de plus en plus le champ de sa contestation - la partie du monde social dont la banalité est remise en question par son comportement - et à affirmer sa propre réalité existentielle comme la réalité tout court. Ce qui entraîne de la part des personnes visées une négation de plus en plus accentuée du sens de leur action. Il y a passage de la déviance privée à la déviance institutionnellement reconnue, de la déviance plus ou moins banale à la déviance "exotique". Dans la mesure où cela donne lieu à un compte-rendu, il s'agira généralement d'une histoire de déviance exotique, couplée avec un jugement de double déviance. Exemple: "un ex-drogué tue un passant" (titre dans la Tribune de Lausanne du 14.5.1975).
- 3) Les jugements de déviance ainsi que le passage du jugement de déviance à l'étiquetage dépendent des relations de pouvoir qui sont à la base de l'interaction entre acteur-offenseur et acteur-offensé. La relation entre les deux personnes (ou groupes de personnes) ne peut amener à une définition en termes de "déviance" que si le pouvoir (de légitimer, de faire partager sa propre définition de la situation) est distribué de façon inégale entre les deux parties. Ce qui explique aussi l'intention de l'acteur déviant de mettre en question le déséquilibre de la relation en affirmant une image alternative de la réalité.

LA SIGNIFICATION DE LA DEVIANCE JUVENILE A TRAVERS LE DISCOURS DES ADULTES

I. Remarques préliminaires

Il sera désormais souvent question de jeunes, d'adolescents, d'adultes, sans qu'il soit précisé exactement de quels jeunes, adolescents ou adultes il s'agit. En effet, les idées suivantes ont été développées à partir de l'observation d'un type de rapports particuliers, notamment du rapport entre adolescents marginaux et adultes qui - en tant qu'enseignants, animateurs, parents ou chercheurs - se trouvent être en contact direct avec eux, et sont en conséquence exposés à des interprétations alternatives de la réalité. On ne peut cependant exclure a priori que les idées développées ici - par exemple sur la fonction du statut spécial attribué à l'adolescent dans les stratégies de défense interpersonnelles - soient valables d'une manière plus générale, et s'appliquent à d'autres types de rapports entre adultes et adolescents.

Je limiterai ici mon analyse aux significations sociales de la déviance juvénile telles qu'elles ressortent du discours des adultes. Il manque en contrepoint l'analyse du discours des adolescents sur le sens qu'eux-mêmes attribuent aux actes considérés comme déviants par les adultes. Cette omission ne signifie aucunement que ce discours n'existe pas ou que nous lui accordons une moindre importance.

Dans l'analyse du discours des adultes, et de la représentation des adolescents qu'il exprime, nous ne ferons qu'appliquer le modèle présenté dans l'introduction, selon lequel la réalité sociale est construite par les acteurs sociaux à travers leurs représentations et leurs discours. Ceci nous amène à mettre systématiquement en question l'aspect descriptif du discours des acteurs, ici des adultes. Cela ne signifie pas que la mise en question se réfère aux propriétés "objectives" de ce sur quoi porte le discours, en l'occurrence les adolescents et leur comportement. Dire que l'adolescent apparaît, à travers le discours de l'adulte, comme un être manquant de maturité n'implique pas nécessairement que l'adulte se trompe, et qu'en réalité, l'adolescent témoigne d'une réelle maturité bio-psycho-sociale. Laissons tout simplement la question ouverte. Ce qui nous intéresse n'est pas tellement de confronter la réalité sociale telle que la construisent les acteurs à une définition plus "objective" (qui ne serait d'ailleurs que la définition donnée par d'autres acteurs sociaux dont le discours passe pour plus "scientifique" et fondé). L'important est de saisir le processus de construction de la

réalité, de ses tenants et aboutissants, dans un domaine particulier de l'action et des rapports sociaux.

II. Statut spécial de l'adolescent et stratégies de défense

La description de la déviance esquissée ici n'est certes pas exhaustive. Plusieurs dimensions n'ont pas été considérées, faut de place mais aussi parce qu'il importait surtout de montrer que le système de significations dont participe le concept de déviance n'est pas la simple représentation d'une réalité préexistante, mais le produit d'une construction active des acteurs, confrontés au problème global de la définition et du maintien du sens de leur existence. Cette construction transforme le rapport de l'acteur à la réalité en une routine.

La seule éventualité de définitions alternatives de la réalité menace cette routine. Ce n'est pas tant le contenu des réalités construites par autrui qui représente un danger potentiel, mais plutôt le fait même de leur existence, qui risque de rendre l'acteur conscient de son état d'aliénation, de non-liberté dans un monde qu'il s'est construit et qui lui est devenu extérieur.¹⁰⁾

Cet aspect de la signification sociale de la déviance me paraît particulièrement évident dans le contexte de ce qu'on appelle "déviance juvénile": la déviance des jeunes est définie par rapport à un ordre établi par les adultes.

Un des éléments fondamentaux de cet ordre est en effet le déséquilibre qui caractérise les rapports entre jeunes et adultes, ou, en d'autres termes, le statut spécial que les adultes attribuent aux jeunes. A travers le discours des adultes, ce déséquilibre apparaît comme un fait indubitable, et cela dans un double sens:

- 1) les jeunes ne possèdent pas les qualités (maturité, expérience, autonomie, etc.) qui font d'un individu un adulte, et
- 2) la jeunesse représente une phase de transition vers l'état adulte, considéré comme un point d'arrivée: le passage de l'un à l'autre étant nécessaire et irréversible.¹¹⁾

D'où une double tendance (qui pourrait paraître contradictoire au premier abord) à accentuer d'une part les aspects déviants du comportement des jeunes, pour confirmer que les jeunes ne sont pas adultes, et à minimiser d'autre part la signification des actes de déviance juvénile qui apparaissent comme normaux compte tenu précisément de la jeunesse des acteurs.

Cela nous ramène au mécanisme que nous avons déjà décrit à plusieurs reprises: le jugement de double déviance permet de stopper la recherche de sens, étant donné que l'un confirme l'autre et vice-versa. La déviance disqualifie la jeunesse et la jeunesse enlève son sens à la déviance. En passant de l'analyse de la déviance à celle de la déviance juvénile, je ne change pas d'objet, ni ne le délimite: je continue mon effort de construction de l'objet, les rapports entre jeunes et adultes étant exemplairement des rapports déséquilibrés produisant des jugements de déviance et des processus d'étiquetage.

La signification sociale de la déviance juvénile ne se distingue pas fondamentalement de la signification sociale de tout acte de déviance: l'interprétation du comportement des jeunes en termes de déviance relève d'une stratégie de défense "transpersonnelle" permettant aux adultes de préserver le sens de leur réalité propre, en manipulant (en niant) le sens de réalités alternatives.¹²⁾ Cette stratégie est d'autant plus importante que les jeunes prennent conscience de leur force - de la force des réalités véhiculées par leur mode de vie - et que les adultes ressentent leur réalité comme vulnérable.

Les stratégies de défense interpersonnelles vis-à-vis des adolescents se manifestent principalement sous deux formes:

- 1) activement, en tant que pratiques pédagogiques: de ce point de vue former des jeunes ne signifie pas leur apprendre à devenir adultes, mais les maintenir dans leur état (empêcher qu'ils deviennent adultes trop tôt et/ou d'une autre manière),
- 2) passivement, en tant que barrières symboliques, dont le but est de légitimer les premières et d'en assurer l'irréversibilité.

Je me limiterai à développer en guise d'exemple quelques thèmes relevant de la mise en place par les adultes de barrières symboliques.

Le thème de "l'âge difficile": les adultes comme "team"

Une mère, Mme M., parle de sa fille adolescente:

"Oui, elle est à un passage maintenant, elle est à ce moment tellement déroutant des enfants où elle est à la fois une adulte à certains moments, capable de raisonner, de comprendre un nombre invraisemblable de choses, et d'autres moments, c'est une toute petite fille prête à pleurer pour un oui ou pour un non, et toute faible et dépendante de son

milieu. Ça passe d'un extrême à l'autre. Hurlements pour avoir sa liberté et tout petit enfant qui veut son verre de lait au lit et sentir qu'elle est encore protégée ..."

L'adolescence est un âge difficile, un âge "bête": mais difficile pour qui, bête par rapport à quoi? Le thème de l'âge difficile, en tant qu'âge de transition, permet aux adultes à la fois de projeter les difficultés qu'ils éprouvent face aux adolescents sur l'adolescence en soi, et de construire (ou plutôt de valider) une façade, une image idéalisée de l'adulte.

Dans le discours de Mme M., c'est la fille qui est déroutante, et non la mère qui est déroutée. En fait, la mère n'est pas censée être déroutée, parce qu'elle est adulte et elle peut employer le thème de l'âge difficile: si sa fille est déroutante, c'est parce qu'elle est dans un âge déroutant, et non parce qu'elle aurait une intention déroutante.

Le discours de la mère affirme également la distinction entre le comportement actuel de l'adolescent, interprété par l'adulte, et le comportement virtuel de celui-ci. L'adulte est celui qui "est capable de raisonner, de comprendre un nombre de choses invraisemblable", et qui exerce cette capacité tout le temps, et non seulement "à certains moments". L'adulte ne pleure jamais, mais s'il lui arrive de le faire, c'est pour des raisons tout à fait légitimes et non, comme c'est le cas des adolescents, "pour un oui, pour un non". L'adulte n'est ni faible, ni "dépendant de son milieu".

L'âge adulte n'est pas un âge difficile parce que l'adulte est une personne "morale": il a une façade et il respecte celle des autres, sa réalité est bien délimitée, sa vie est une routine, son comportement peut facilement être anticipé. L'adulte n'est pas censé avoir des problèmes: s'il en a, ce sont de vrais problèmes, auxquels il sait faire face. Ces problèmes le définissent en tant que personne responsable et respectable (Exemple: les soucis du père face aux faux problèmes de son fils adolescent). S'il a des problèmes, il fait comme s'il n'en avait pas, surtout lorsqu'il se trouve en présence d'adolescents: l'adulte se présente à l'adolescent comme le membre d'un "team"; l'image qu'il donne de lui-même ne doit pas préserver seulement sa respectabilité individuelle, mais aussi et surtout celle du team des adultes.

IV. Le thème de l'âge difficile: les adolescents visibles

La signification sociale de la déviance est étroitement liée à son aspect visible et à son caractère contextuel. La déviance est un phénomène public: l'acte non conforme à une norme ou à une attente ne suffit pas en soi à constituer une "déviance"; il faut que cet acte soit appréhendé, interprété, jugé en tant que tel dans un contexte interactif. La déviance privée n'a de signification sociale que dans la potentialité qu'elle a de devenir déviance publique, d'où l'importance d'une analyse de l'inégalité dans la distribution sociale des "lieux" de déviance.

L'adolescent ne dispose pas ou peu de lieux de déviance où il serait à l'abri du regard des adultes. Il est de ce fait beaucoup plus livré que l'adulte aux jugements de déviance et aux interprétations de son comportement en termes de déviance. Exemple: il est généralement interdit aux adolescents de s'enfermer dans leur chambre (dans certains cas, même dans la salle de bain ou les toilettes). Autre exemple:

La conférence des maîtres d'un collège lausannois considéré comme particulièrement ouvert a rejeté l'article du règlement intérieur suivant, proposé par les élèves: "Le comportement des élèves en dehors des activités scolaires à l'extérieur du collège ne peut pas donner lieu à des sanctions de la part du corps enseignant".

La vie quotidienne de l'adolescent est construite par l'adulte de manière telle qu'il ne soit à aucun moment à l'abri d'un contrôle possible.

En ce qui concerne maintenant la signification contextuelle de la déviance: l'adulte a la possibilité de différencier les publics par rapport auxquels se déroule sa vie quotidienne, de les rendre étanches les uns par rapport aux autres. En effet, les acteurs qui composent ces divers publics font partie du team des adultes et sont censés respecter les règles du jeu: il savent que faire et que dire en tel endroit, dans telle occasion. D'où la possibilité pour l'adulte de s'autoriser une déviance "publique" par rapport à un public déterminé (par ex. un public "déviant").

Le cloisonnement de la vie quotidienne est bien plus difficile à réaliser pour les adolescents pour des raisons pratiques (difficulté à réaliser l'étanchéité) et surtout pour des raisons découlant de leur attitude face à la "moralité". Pour eux, le fait de donner plusieurs images de soi dans des contextes différents relève tout simplement de l'hypocrisie, de cette hypocrisie qu'ils reprochent aux adultes.

Les adultes peuvent imposer la primauté de leur expérience, de leur maturité, (en se servant notamment du thème de l'âge difficile) et par conséquent la nécessité pour les adolescents de "devenir adultes".

Les adultes s'efforcent d'éviter que les adolescents aient accès aux "coulisses" de leur mode de vie. Si les adolescents détectent ou créent des failles dans la façade des adultes, l'évidence de la réalité qu'ils imposent, comme réalité partagée, donc publique, cette évidence disparaît. Les adolescents ne sont plus alors incités à se situer dans la perspective d'une transition nécessaire vers l'âge adulte. L'engagement dans des carrières marginales, "déviantes", en est facilité d'autant.

V. Le thème de l'âge difficile: l'adulte séducteur

Si l'adulte est membre d'un team qui se définit par opposition aux adolescents, tout acte de déviance de sa part met en question le caractère nécessaire du déséquilibre de la relation adulte-adolescent: il démasque les adultes, les ramène à leur aliénation ("tu vois, ils aimeraient bien mais ils ne peuvent pas..."). Il y a premièrement les déviants tout court, que le jugement de déviance exclut de la catégorie des adultes (soit temporairement, soit définitivement). Il y a le cas particulièrement intéressant (en tant que révélateur de l'ambiguïté de la signification sociale de la déviance juvénile) des actes de déviance commis par des adultes dans le contexte de la relation adultes - adolescents: c'est le thème bien connu de l'adulte corrupteur et séducteur de la jeunesse.

La réaction sociétale face à ce type de comportement suit deux dimensions, qui illustrent fort bien la portée de l'utilisation de jugements de déviance en tant que stratégie de défense interpersonnelle:

- 1) L'irréversibilité du passage au statut d'adulte est réaffirmée: du point de vue des adultes "respectables", il n'y a pas de raisons légitimes pour se mettre au niveau des adolescents tout en restant adulte, ou pour être séduit par le mode de vie des adolescents. Exemple: Un éducateur a fourni de la drogue à des jeunes qui en avaient besoin. Il a également commis des actes sexuels sur l'un de ses "pupilles". Commentaire d'un médecin: "l'éducateur a voulu se mettre au niveau de ses pupilles. Dès lors, au lieu de créer un ascendant d'autorité sur les pensionnaires, il s'est comporté "d'égal à égal". Le tribunal n'a pas manqué de relever la "bassesse de caractère" et le "manque de scrupules" de cet éducateur.

- 2) Le sens que l'adolescent donne au rapport de séduction est également nié par les adultes en tant que membres d'un team et avec cela toute légitimité d'un processus de contre-socialisation: l'adolescent, par définition, n'est pas censé avoir d'expérience à transmettre qui soit plus valable que celle de l'adulte.

Mais le fait qu'il se laisse séduire (à l'occasion par des adultes déviants) montre bien que l'adolescent est considéré à travers le discours des autres comme étant particulièrement vulnérable aux "mauvaises influences", aux "mauvais sujets". Il est donc naturel qu'il soit pris en charge, protégé par des institutions d'adultes. Bien entendu, la protection doit rester unilatérale, s'inscrire dans un rapport asymétrique de type pédagogique où les barrières symboliques entre adultes et adolescents restent en place et soient bien visibles.

VI. Le thème de la liberté: déviance et aliénation

Le thème de la liberté. Reprenons la dernière partie des propos de Mme M. "... hurlements pour avoir sa liberté et tout petit enfant qui veut son verre de lait au lit et sentir qu'elle est protégée".

Les nombreux mythes créés par les adultes autour de la liberté des adolescents se basent, comme nous venons de le voir, sur la construction d'un rapport d'incompatibilité entre le désir de liberté et le besoin de dépendance. Il n'est pas sérieux de prétendre à sa liberté et de demander en même temps "son verre de lait". Il en découle que qui-conque a, à un moment donné, besoin d'entrer dans un rapport de dépendance, n'aurait plus aux yeux des adultes le droit de reprendre par la suite sa liberté.

Le "verre de lait" me semble un symbole très prégnant de ce qui caractérise, dans le discours des adultes, toutes sortes de dépendances matérielles des adolescents par rapport aux adultes. Il y a aussi l'idée implicite que la liberté est nécessairement liée à la maturité, à l'expérience, à l'effort qu'on a fait pour la conquérir. Donc, si les adolescents peuvent se permettre des choses, s'ils semblent donner d'eux une image de liberté, ce n'est que parce que leur dépendance vis-à-vis des adultes le leur permet. Ils ne sont pas vraiment libres, s'ils ont besoin de nous.

D'autre part, d'après les adultes, les adolescents ne supportent pas la liberté ou la supportent mal. Au cours d'une interview, Mme P. dit:

"... Mais je pense que c'est dangereux pour eux de leur laisser trop de liberté... Ils sont complètement découragés, ils n'arrivent plus à ... Je pense qu'ils n'ont pas la maturité ... vous voyez ... et ça pose quand même un problème, parce que ... On leur donne énormément de liberté, mais ils ne savent pas la canaliser dans le bon sens ..."

Aux yeux des adultes, la liberté, ce n'est pas n'importe quoi, ce n'est pas l'anarchie: elle n'a de sens que si "elle est canalisée dans le bon sens", que si elle est contrôlée, que si elle se situe dans les limites de la réalité des adultes. Les adolescents n'arrivent pas à comprendre cela de par leur manque de maturité: si on leur donne trop de liberté, ils en profitent (c'est-à-dire, ils l'interprètent à leur manière).

La liberté est définie par les adultes et ils se réservent d'en contrôler l'interprétation. Ce qui, du point de vue d'un adolescent, est une manifestation de liberté au sens où il l'entend, peut apparaître aux adultes comme un acte dénué de sens, acte échappant à la définition "raisonnable" d'une liberté bien comprise.

"Ne rien faire" par exemple n'est pas un acte de liberté du point de vue des adultes. Si des adolescents sont couchés par terre sans rien faire, les adultes n'interpréteront pas en général ce comportement comme une manifestation de liberté. Il lui donneront cependant un sens dans la mesure où il vérifie leur image de l'adolescent: il est désœuvré, il s'ennuie, il ne sait pas ce qu'il veut. Dans le langage de l'adulte, ne rien faire n'est compréhensible et légitime qu'après avoir fait quelque chose: l'inactivité est un temps de repos qui permet d'être en état de faire autre chose. Tandis que du point de vue de l'adolescent, "ne rien faire" peut signifier faire quelque chose que la plupart des adultes ne peuvent pas faire. D'autres activités des adolescents sont assimilées dans le discours adulte à la catégorie "ne rien faire": "ils n'ont rien d'autre à faire que ...". Il s'agit en particulier de tout ce qui, du point de vue de l'adulte, se rapproche soit du rêve, de ce qui ne sert à rien, soit de la recherche de plaisir comme fin en soi.

Le thème de la liberté est à mon avis fondamental dans la description de la signification sociale de la déviance juvénile, et de la déviance en général. Le jugement de déviance, l'interprétation d'un comportement en termes de déviance, la déviance attendue de personnes appartenant à des groupes étiquetés: tout cela concourt à éviter à l'individu la contagion avec d'autres réalités, de peur d'être confronté avec la conscience de sa propre aliénation. Dans

le discours de l'adulte, la méconnaissance de son aliénation est garantie par la représentation qu'il construit de l'aliénation des autres, des adolescents, des déviants. Il trouve la confirmation du sens de sa vie dans le non-sens de la réalité des autres, il vérifie l'existence "objective" de son monde en l'imposant à ceux qui doivent y entrer et en niant la légitimité de mondes "fantasmatiques". Sa fuite dans la réalité lui fait dire de la "déviance" qu'elle est une fuite de la réalité.

LE DISCOURS SCIENTIFIQUE PROBLEMATISE

Il a été souligné à plusieurs reprises que l'attribution de sens à un événement déterminé constitue un enjeu pour les acteurs sociaux qui - directement ou indirectement - y participent. Et aussi que la possibilité qu'a un acteur de faire partager le sens attribué à un événement à d'autres acteurs sociaux dépend des rapports de force établis entre les différents producteurs de discours.

L'homme de science, dans son double rôle d'acteur social et de représentant d'une discipline scientifique instituée, n'est pas à l'abri des conflits qui surgissent à propos de la définition de l'interprétation de la réalité sociale; cela dans la mesure où 1) il prend en charge une demande de recherche de sens de la part d'une catégorie déterminée d'acteurs sociaux, et 2) il entretient une distance vis-à-vis d'interprétations alternatives, qu'elles soient l'expression du sens commun ou d'autres disciplines scientifiques.

Le discours sociologique sur la déviance reste étroitement lié à la problématique des instances du contrôle social, et plus précisément aux préoccupations de contrôle des comportements pouvant constituer un danger pour l'intégrité physique ou morale des membres de la société. C'est donc l'existence d'un ensemble de normes morales qui donne un sens au concept de "déviance" et qui justifie l'inclusion dans son champ sémantique de comportements fort différents. Ce qui semble aller de soi dans la définition sociologique de la déviance, c'est trop souvent l'existence de la norme (donc la possibilité de l'identifier univoquement en dehors d'un contexte interactif) et la nature du rapport à la norme (sa signification pour celui qui commet ou au contraire constate un acte déviant).

Le passage de concepts relativement proches du langage naturel tels que "criminalité" et "délinquance" à celui de "déviance" manifeste l'effort de la sociologie de se détacher de la problématique des instances du contrôle social; en généralisant et en relativisant le concept de norme, ou

en transformant l'infraction à la norme en un simple signe de tendances anomiques au niveau sociétal, la théorie sociologique réduit l'acteur au statut d'"homo sociologicus".

Ainsi, lorsqu'il s'agit de vérifier des propositions - généralement de nature probabiliste - déduites d'une théorie générale de la déviance, le comportement déviant n'est pris en compte que dans la mesure où il peut être agrégé avec d'autres comportements sur la base de critères d'homogénéité relativement simples et observables. Ce qui revient à faire abstraction de toutes les différences de signification qui n'entrent pas dans la classification de l'observateur. Le sociologue ne méconnaît pas nécessairement, en son for intérieur, le fait que des actes en apparence semblables peuvent avoir un sens très différent aux yeux de ceux qui les commettent, qui en sont l'objet ou le témoin. Mais ses instruments et ses méthodes, et de multiples contraintes institutionnelles, le poussent à ne prendre en considération qu'un nombre limité de significations-types (dans le meilleur des cas), et à ignorer tout ce qui s'en écarte dans chaque acte singulier. Il en résulte non seulement une banalisation des actes, mais aussi une banalisation des acteurs, dans le double sens 1) d'une mise entre parenthèses du sens spécifique qu'il donnent à leur déviance ou à leur réaction à des actes déviants, et 2) de l'assimilation réductrice du sens de l'action à une simple médiation entre l'acte et des déterminants sociétaux extérieurs à l'individu.

C'est à ce niveau que l'utilisation du terme "déviance" par le sociologue se prête à une comparaison avec l'utilisation du terme "maladie" par le psychiatre. Il y a à la fois des similitudes et des différences. Contrairement à la pratique du sociologue, celle du psychiatre ne banalise pas a priori le sens de l'action, et n'en réduit ni la complexité ni l'efficace propre dans l'orientation de l'action. Toutefois, la notion de maladie et la notion de déviance exercent une même fonction: rendre possible une explication qui néglige ou transforme l'intention spécifique qu'avait l'acteur au moment d'accomplir son acte. Dans le cadre de la psychiatrie, une interprétation en termes de maladie neutralise généralement le constat d'écart à la norme de comportement: "s'il est malade, il faut s'attendre à ce que des symptômes apparaissent ...". C'est au niveau interprétatif que l'idée d'écart par rapport à un modèle de référence est réintroduite dans le discours psychiatrique. Ce n'est pas l'expérience de l'acteur qui est infirmée, mais son réalisme. La réalité du "malade" ne correspond pas au modèle de la réalité que le psychiatre considère comme allant de soi, et qui est à la base de sa définition (implicite ou explicite) de la normalité.

Même R.D. Laing réaffirme expressément ce point de vue, lorsqu'il dit du discours d'un patient: "The transition (de l'état de malade potentiel à l'actualisation de la maladie) seems to consist in a loss of the sense of the realness... so total that the individual expresses the "existential" truth about himself with the same matter-of-factness that we employ about facts that can be consensually validated in a shared world." ¹³⁾ Si le psychiatre (Laing en l'occurrence) accepte d'un côté le récit du patient, il infirme par la suite en constatant que la réalité existentielle du patient est problématique et entre en conflit avec la réalité, dont il suffit de rappeler l'évidence (matter-of-factness) et le caractère partagé (sharedness).

Certes, Laing reconnaît l'existence, du point de vue de l'individu, de plusieurs "réalités", ou plutôt d'un monde de la réalité opposé à un monde "existential" fantasmatique: toutefois, la liberté de l'individu est définie par rapport à son "sens de la réalité". Certes, l'acteur qui vit une réalité dont il est le seul à reconnaître l'existence peut avoir le sentiment d'être libre, même d'une "fausse" liberté. Toujours selon Laing (qui ne saurait être suspect de conformisme psychiatrique), "his mind remained free, albeit his freedom became something to which he felt condemned", et encore: ¹⁴⁾ "The self ... is free to dream and imagine anything. Without reference to the objective element it can all things to itself ... But its freedom and its omnipotence are exercised in a vacuum and its creativity is only the capacity to produce phantoms ..." ¹⁵⁾

Alors que le sociologue construit son image de la réalité sociale à partir de la fausse évidence des actes de déviance, chez le psychiatre le processus de recherche de sens emprunte le chemin inverse: c'est le postulat d'une réalité non problématique, ou plutôt d'un rapport non problématique entre l'individu et la réalité qui lui permet de reconstruire le "véritable" sens des faits, au-delà des apparences du monde phénoménal. Il serait donc faux de considérer les concepts de "déviance" et "maladie" comme des synonymes, ou de vouloir établir entre eux un rapport hiérarchique quelconque. Ils sont différents dans la mesure où ils émergent finalement d'une position différente face à une demande sociale de recherche de sens et d'une relation différente avec le monde de la vie. Ils se réfèrent toutefois à un même ensemble d'actes et ont des relations très étroites dans le contexte des processus de typification et d'interprétation de ces actes. Les champs sémantiques qui leur correspondent au niveau du sens commun se recoupent donc en grande partie, étant donné que tout acteur social peut assumer dans des situations déter-

terminées l'une et/ou l'autre des positions esquissées ci-dessus.

* * *

Mon intention n'était pas d'entrer ici dans le détail d'une analyse comparée de la structure de l'explication sociologique et psychiatrique. Il importe pourtant de relever, en conclusion, que toute tentative interdisciplinaire se heurte à la tendance de chaque discipline scientifique instituée à construire des critères (internes à la discipline elle-même) validant son savoir et sa pratique, et invalidant a priori tout critère externe à la discipline; tendance aussi à rendre plausible cette légitimation en fournissant des "performances" adéquates face à des publics.

Cela implique premièrement la mise en place d'un certain nombre de stratégies de délimitation, qui rendent le savoir propre à la discipline indépendant de celui des disciplines contiguës. Par stratégie de délimitation, j'entends ici l'ensemble des pratiques consistant à définir arbitrairement l'objet propre à une discipline et à maintenir cette définition sur la base de la réciprocité à l'intérieur de l'institution scientifique: au niveau d'une problématique, d'un ensemble de variables explicatives "caractéristiques", d'une population, d'un système conceptuel, d'une terminologie.

La capacité d'auto-légitimation d'une discipline scientifique dépend également de la mise en place de "stratégies d'invalidation", permettant de constituer un savoir en tant que savoir "scientifique" à partir de l'invalidation systématique du savoir qui se manifeste à chaque instant de la vie quotidienne, en dehors de l'institution scientifique.

En mettant en question le concept de déviance en tant qu'objet préconstruit, indépendamment du sens que les acteurs attribuent aux comportements définis comme tels, l'approche que nous représentons ici est une tentative d'aller au-delà des barrières délimitant les disciplines en présence, en ayant en point de mire la reconstruction de l'unité de l'objet des sciences humaines.

NOTES

- 1) Les idées développées ici reflètent en partie une approche définie et discutée dans le cadre d'un travail de recherche sur le thème "Socialisation et déviance", entreprise il y a deux ans par le groupe romand d'études sociologiques. Cette recherche est financée par le Fonds

national suisse de la recherche scientifique (crédit Nr. 4.73.72) et le Département de l'instruction public du canton de Genève (Service de la recherche sociologique et Office de la jeunesse).

Pour un approfondissement ultérieur, des problèmes théoriques et méthodologiques qui caractérisent l'approche du GRES, voir l'article de C. Montandon dans ce numéro de la Revue ainsi que les publications suivantes: Hadorn R., Jeunesse et déviance: un même problème théorique, dans: Contributions à l'analyse sociologique de la Suisse, Genève, 1974; Montandon C., Sociologie de la déviance: éléments d'une analyse conceptuelle, *ibid.*; Almeida C. et al., Socialisation et déviance. Eléments pour une nouvelle approche, Genève (Cahiers du SRS), 1975.

- 2) Cf. à ce propos P.L. Berger et T. Luckmann, *The social construction of reality*, Harmondsworth (The penguin Press), 1967: "Generally speaking, the conversational apparatus maintains reality by 'talking through' various elements of experience and allocating them a definite place in the real world. In the establishment of this order, language realizes a world, in the double sense of apprehending and producing it." (p. 173)
- 3) Lorsqu'il est question de rapports de force, nous ne nous référons pas nécessairement à une relation déterminée a priori par le statut social des personnes en présence. Je pense qu'il est important de distinguer entre rapport de force probable (et socialement légitime) et rapport de force effectif (légitime à l'intérieur du rapport d'interaction à un moment donné). Le rapport mère-fils à l'intérieur d'une famille déterminée ne coïncide pas forcément avec le rapport mère-fils dans sa signification socialement légitime. L'existence d'un rapport de force socialement reconnu et légitimé n'explique donc pas à lui seul le fait que le jugement de déviance va dans un sens (mère fils) plutôt que dans le sens inverse (fils mère). A l'intérieur de la famille, un jugement de déviance peut devenir légitime et opérant par le fait que l'ensemble de ses membres partage ce jugement, sans faire intervenir une instance extérieure.
- 4) Il s'agit ici d'un aperçu très sommaire d'une théorie de l'acteur développée dans la littérature d'inspiration phénoménologique. Cf. tout particulièrement: A. Schutz, *Collected papers*, The Hague, 1962; J.D. Douglas (éd.),

Understanding everyday life, London, 1971; P. Filmer et al., New directions in sociological theory, London, 1972; P. McHugh, Defining the situation, Indianapolis and New York, 1968; H. Garfinkel, Studies in ethnomethodology, Englewood Cliffs, 1967; P.L. Berger and T. Luckmann, The social construction of reality, Harmondsworth, 1967.

- 5) L'idée de barrière délimitant un espace personnel a été élaborée par E. Goffman dans ses ouvrages: The presentation of self in everyday life, New York, 1959, et Relations in public, New York, 1971.
- 6) "Un team peut être défini comme un ensemble d'individus, dont la coopération est requise si la projection d'une définition donnée de la réalité doit être maintenue. Un team est un groupement, non par rapport à une structure sociale ou à une organisation sociale, mais plutôt par rapport à une interaction ou à une série d'interactions dans lesquelles la définition de la réalité en question est maintenue." (E. Goffman, The presentation of self in everyday life, New York, 1959, p. 104)
- 7) Cf. R.D. Laing and A. Esterson, Sanity, madness and the family, 1964; E. Goffman, Asylums, New York, 1961.
- 8) Derrière cette constatation, il y a l'idée que des situations particulières, y compris des situations-limite, sont à même de révéler et donc de représenter des phénomènes de portée générale - qui interviennent également dans des situations tout à fait banales.
- 9) Cet aspect du problème fera l'objet de publications ultérieures.
- 10) Cf. R.D. Laing, La politique de l'expérience, trad. franç. Paris (Stock), 1969, en particulier le chap. I: Personnes et expérience.
- 11) Voir sur ce point ma communication au 3ème Congrès de la SSS: La signification sociale de la déviance juvénile dans le discours des adultes, Genève, 1975.
- 12) Cf. R.D. Laing, The politics of the family, London, 1969.
- 13) R.D. Laing, The divided self, Harmondsworth (Penguin Books), 1965, p. 87.
- 14) R.D. Laing, *ibid.*, p. 86.
- 15) R.D. Laing, *ibid.*, p. 89.

BIBLIOGRAPHIE

- Becker H.S. (1963): Outsiders: Studies in the sociology of deviance. New York.
- Becker H.S. (1964): The other side. New York.
- Douglas J.D. (1970): Deviance and respectability. The social construction of moral meanings. New York.
- Douglas J.D. (1971): Understanding everyday life. Toward the reconstruction of sociological knowledge. London.
- Douglas J.D. (1967): The social meaning of suicide. Princeton.
- Garfinkel H. (1967): Studies in ethnomethodology. Englewood Cliffs.
- Goffman E. (1959): The presentation of self in everyday life. New York.
- Goffman E. (1961): Asylums. Essays on the social situation of mental patients and other inmates. New York.
- Goffman E. (1968): Stigma. Notes on the management of spoiled identity. Harmondsworth.
- Goffman E. (1971): Relations in public. Microstudies of the public order. New York.
- Gouldner A.W. (1970): The coming crisis of western sociology. New York.
- Laing R.D. (1960): The divided self. London.
- Laing R.D. (1967): The politics of experience. London.
- Laing R.D. and Esterson A. (1964): Sanity, madness and the family. London.
- Laing R.D. (1969): The politics of the family. New York.
- Lemert E.M. (1972): Human deviances, social problems and social control. Englewood Cliffs.
- Phillips D.L. (1973): Abandoning method. San Francisco.
- Phillipson M. (1971): Sociological aspects of crime and delinquency. London.
- Scheff T.J. (1966): Being mentally ill. London.
- Schur E.M. (1971): Labeling deviant behavior. Its sociological implications. New York.
- Schutz A. (1962): Collected papers. The problem of social reality. The Hague.

Claudio Besozzi
 Groupe romand
 d'études sociologiques
 8, rue du 31-décembre
 1207 Genève

